DEUXIEME ANNÉE
N° 20

15 MAI 1947



TINTIN

CHAQUE JEUDI

4,00 FRS

Jouant sa dernière carte, Blake lance le blindé dans la tourmente !!!... (voir p. 16)

TINTIN *vous parle*

BONJOUR, les amis !

Dans son admirable « Terre des Hommes », Saint Exupery raconte l'anecdote suivante :

Le commandant d'un poste avancé reçut, lors de la guerre marocaine, la visite de parlementaires arabes d'une tribu de l'Ouest. Au moment où on allait boire le thé, une fusillade éclata. Une tribu de l'Est venait d'attaquer le fort. L'officier voulut expulser les Arabes. Mais ceux-ci lui dirent :

— Nous sommes tes hôtes aujourd'hui. Dieu ne permet pas qu'on t'abandonne !

Ils se joignirent aux Français, sauvèrent le poste, puis, la bataille finie, regagnèrent leurs nids d'aigle.



La veille du jour où ils s'apprêtaient eux-mêmes à assaillir le fort, ils envoyèrent des ambassadeurs au capitaine :

— L'autre soir, déclarèrent ces hommes, nous t'avons aidé. Nous avons brûlé, pour toi, trois cents cartouches. Il serait juste que tu nous les rendes !

L'officier, estimant qu'il ne pouvait exploiter l'avantage qu'il avait tiré de la noblesse de ses anciens alliés, rendit les cartouches dont on allait se servir contre lui.



Voilà un geste magnifique, les amis !

Il se trouvera peut-être des cyniques pour traiter cet officier de fou. Libre à eux !

J'estime, quant à moi, qu'il a fait montre d'une grande noblesse d'âme et d'un remarquable esprit de justice.

Il y a, hélas, trop peu de gens qui ont encore, aujourd'hui, la notion de ce qui est *équitable*, pour ne pas s'incliner bien bas devant de tels exemples.

Bonne poignée de mains.





MON COURRIER

ANDRE DUMONT, Sirault. — Ta longue lettre m'a bien diverti. Comme tu auras pu t'en apercevoir, les voix mystérieuses de la nature ont, une fois de plus, fait échec aux prévisions scientifiques. J'ajoute, cependant, que si je ne me suis pas écrasé contre les rochers, c'est en grande partie grâce au vent violent qui soufflait dans la direction opposée à celle où aurait dû m'emporter la vitesse acquise du wagon. Bonne poignée de main.

MICHEL BAAR, Liége. — Bien reçu ton gentil mot. Il nous est impossible pour le moment de publier dans le journal la suite de « Tintin au Pays de l'Or Noir ». Merci pour tes petits problèmes, ils sont amusants et nous tacherons de les publier dans notre « Méli-Mélo ». Cordialement à toi.

JEAN J. VIERIN, Courtrai. — Les deux détectives Dupont et Dupond, tout comme moi, n'ont pas de résidence fixe; leurs devoirs les appellent à pérégriner sans fin de par le monde. Quant à leur âge, il n'est pas difficile de t'en rendre compte grâce à leur physique tout particulier. Milou et moi-même nous portons bien. Merci et bien à toi.

PAUL REGINER, Lille. — Oui, il est exact que la plupart des poissons vivant dans les grandes profondeurs sont aveugles. Amitiés.

QUE VEULENT LES QUATRE GRANDS ?
LA PAIX
QUE VEULENT TOUS LES JEUNES ?
TINTIN !

MAURICE POULTEUR, Verviers. — Le goût dont tu fais preuve pour les mathématiques mérite de chaleureux encouragements. Le plus grand de tous les nombres est 9^{9^9}. Si l'on voulait l'écrire, on noircirait du papier sur une longueur de 2.000 kilomètres. Bonne poignée de main.

PAULETTE DISPRY, Namur. — Le royaume irakien est de formation récente. Il ne date, en effet, que des traités de paix qui ont mis fin à la première guerre mondiale. Auparavant le territoire irakien faisait partie de l'empire turc. Bien à toi.

MORTIMER 7473. — Ta question est de celles auxquelles il est impossible de répondre par « oui » ou par « non ». Il faut distinguer. Si l'on envisage la puissance purement économique, la surpopulation est en général une source de pauvreté. En revanche, si l'on ne tient compte que de la puissance militaire la surpopulation constitue évidemment, une force. Remarquons en passant que les pays surpeuplés ont tendance à favoriser l'émigration. Ils sont appelés, de ce fait, à avoir dans le monde un rayonnement beaucoup plus grand que les pays à faible natalité. Mais, mon Dieu, que tout cela est savant !... Bonne poignée de mains.

NOTRE PETIT COIN...

LA BONNE HISTOIRE DE LA SEMAINE

Un soldat ayant tué d'un coup de hallebarde un chien qui s'était jeté sur lui, fut cité à comparaître devant le Tribunal, par le maître de la bête.

— Vous auriez pû vous servir du manche de votre arme plutôt que de la pointe ! dit le juge.

— Je l'aurais fait, répondit le soldat, si le chien ne m'avait mordu que de la queue !...

Qui nous enverra la meilleure légende ?

Dessin n° 4.



TINTIN

Administration, Rédaction et Publicité : Bruxelles, 55, rue du Lombard.
Editeur-Directeur : Raymond LEBLANC
Rédacteur en Chef : André-D. FERNEZ
Imprim. : Etablissements VAN CORTENBERGH 12, rue de l'Empereur, Bruxelles

Les manuscrits et les dessins non insérés ne sont pas rendus.

ABONNEMENTS

	3 mois	6 mois	1 an
Belgique :	47 Frs B.	90 Frs B.	175 Frs B.
France :	142 Frs F.	275 Frs F.	530 Frs F.
Congo B. :	65 Frs B.	125 Frs B.	240 Frs B.

ALBUMS

« Le Lotus Bleu », « Tintin au Congo », « Tintin en Amérique », « L'Oreille Cassée » 60 Frs.

Tous les paiements s'effectuent, pour la *Belgique*, au C. C. P. 190.916 — « Les Editions du Lombard », rue du Lombard, 55, Bruxelles. *Pour la France :* à Tintin-Paris - Boite Post. 14. *Pour le Congo :* à Tintin-Congo - Boite Post. 449.

L'EXTRAORDINAIRE ODYSSEE DE CORENTIN FELDOË

Texte et dessins de PAUL CUVELIER



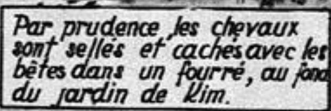




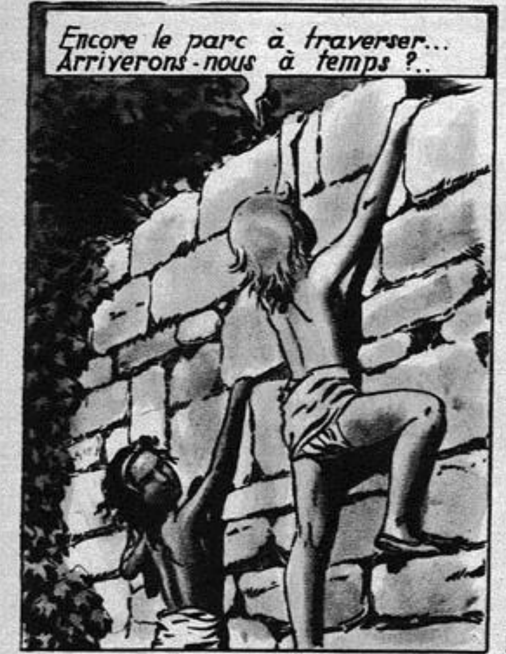


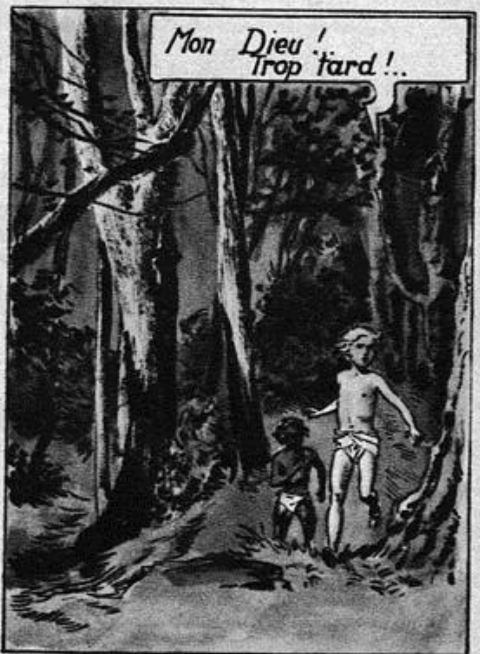














(A suivre.)



Mon cher Caméléon,

POURSUIVANT le sujet que j'ai entamé la semaine dernière, je vais t'indiquer aujourd'hui quelques tours d'adresse.

Un scout doit voir et entendre rapidement, apprécier les distances avec justesse, prévoir l'effort à fournir et le doser afin d'atteindre avec le maximum de chances le but qu'il s'est proposé.

Les quelques jeux ci-dessous, en combattant les mouvements désordonnés et non contrôlés ainsi que la lenteur d'esprit, t'aideront à acquérir une grande maîtrise de toi.

Pour grand'mère :

Matériel : Aiguilles et fil.

En une minute, chaque scout, à tour de rôle, doit enfiler le plus grand nombre possible d'aiguilles sur un même fil.



Les grains de riz :

Matériel : Une poignée de grains de riz, autant d'aiguilles à repriser qu'il y a de joueurs, une table.

Chaque scout à une aiguille en main; le riz est répandu sur une table. Au signal, chacun doit piquer les grains de riz et les transporter, à la pointe de son aiguille, dans sa main gauche. Au bout de deux minutes, on arrête le jeu et chaque scout compte ses grains de riz. On totalise par groupe.



Déménagement silencieux :

Matériel : Tables, chaises, divers.

Un groupe échafaude un tas de chaises, tables, objets divers, en équilibre instable. Un autre groupe doit démolir le tas et tout remettre en place sans parler et sans faire le moindre bruit. Le chef note les bruits et enlève un ou plusieurs points au groupe, suivant leur importance. Au tour suivant, les groupes changent de rôle.

La chèvre :

Matériel : Une corde de 3 à 6 mètres, des foulards.

La corde est attachée à un piquet (celui-ci peut être un scout qui tient un bout de la corde; il est agenouillé, la tête et les coudes au sol, les mains rabattues sur les oreilles); à l'autre bout est attachée la chèvre. Les autres scouts doivent frapper le piquet de leur foulard; la chèvre, sans lâcher la corde, doit les en empêcher, en s'efforçant de toucher ceux qui approchent trop près. Si un scout est touché par la chèvre, il prend sa place, ou prend la place du piquet qui devient chèvre à son tour.



Là-dessus, mon cher Caméléon, il ne me reste plus qu'à te souhaiter bon amusement et à te serrer cordialement la gauche.

BISON SERVIABLE.

















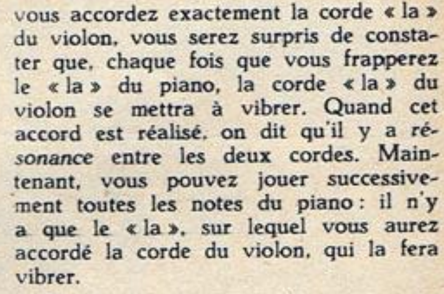






AUJOURD'HUI, nous allons voir comment un poste s'accorde. Je vais me permettre une petite comparaison.

Soit un violon, à proximité d'un piano. Si vous frappez la note « la » du piano et si le violon n'est pas accordé, rien ne se produit. Mais si, au contraire, vous accordez exactement la corde « la » du violon, vous serez surpris de constater que, chaque fois que vous frapperez le « la » du piano, la corde « la » du violon se mettra à vibrer. Quand cet accord est réalisé, on dit qu'il y a *résonance* entre les deux cordes. Maintenant, vous pouvez jouer successivement toutes les notes du piano : il n'y a que le « la », sur lequel vous aurez accordé la corde du violon, qui la fera vibrer.



C'est exactement ce qui se passe en radio. Chaque poste émetteur émet, non pas sur une note, mais sur une onde hertzienne déterminée, qu'on appelle communément sa *longueur d'onde*. Chaque poste récepteur, au contraire, peut recevoir une grande quantité de longueurs d'ondes différentes, mais une seule à la fois. De même que vous avez tourné la clé du violon pour mettre sa corde en résonance avec la note du

... DU MYSTÈRE

... Jo, Zette et Jocko



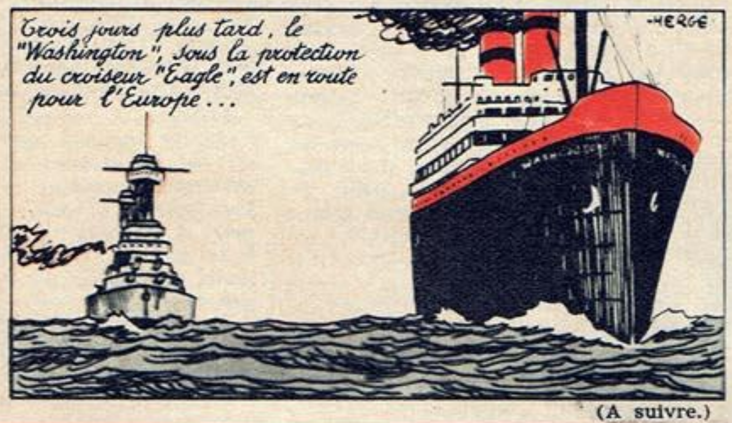




Ici, la Sûreté... J'ai une bonne nouvelle à vous apprendre... Oui... Vivants, oui!... Un câble d'Amérique... Oui... Heu... c'est à dire... On ne sait pas exactement où ils sont... D'après la police américaine ils seraient...



Patience, Zette. Notre message aura été entendu. Dans quelques jours, nous serons délivrés.



(A suivre.)

piano, de même vous tournez le bouton de réglage de votre récepteur pour le mettre en résonance avec l'émetteur. Des centaines ou des milliers d'autres ondes provenant d'autres émetteurs remplissent l'éther autour de vous et de votre récepteur, mais celui-ci reste insensible et ne les détecte pas.

Maintenant que vous avez bien compris ces premières bases (nous aurons d'ailleurs à revenir sur ce sujet), nous allons nous efforcer, pour la bonne règle, de prendre une habitude : celle de ne jamais plus employer le mot de « poste », mais uniquement les termes plus précis : « émetteur » et « récepteur ».

— Jean Van de Putte, Bruxelles. — Ton avertisseur pour tram mécanique est ingénieusement combiné, et je t'en félicite.

— J. M. Deprez, Brux. et J. Lejeune, Arville. — J'ai déjà parlé d'une reliure provisoire pour vos TINTIN. Je donnerai le moyen de les relier définitivement au début de juillet prochain.

D'ailleurs, BONNE NOUVELLE à ce sujet : les vingt premiers numéros de TINTIN vont être reliés en un splendide album cartonné.

— H. Olemans, Bruxelles. — J'examinerai le télégraphe sonore dans quelque temps.

— Henri Loodts, Soignies. — Si ta ligne téléphonique doit faire des méandres, il faut renoncer à ce système et employer le téléphone électrique.

T. Tournesol



On nous a assez souvent raconté que Bartali, le champion cycliste italien, allait abandonner le vélo pour entrer au monastère. Chaque année on le répète... et chaque année Gino gagne de nouvelles courses. Bartali prendra peut-être le froc un jour, mais il faut avouer qu'il ne se hâte pas. Il se hâte seulement quand il a un guidon en mains et qu'il s'agit de semer ses concurrents. Il l'a encore prouvé récemment entre Milan et San Remo.

★

A côté des gens dont on dit qu'ils vont entrer dans les ordres... et qui n'y entrent pas, il y a des gens dont on ne dit rien... et qui entrent dans les ordres.

Témoin ce boxeur américain, de redoutable réputation, et qui était « tête d'affiche » d'une grande réunion pugilistique, il y a deux mois, outre-Atlantique.

On ouvre les portes. Un abondant public se presse. Tout le monde s'affaire. Personne ne manque. Les caissiers sont là, les portiers, les soigneurs, les managers, les arbitres, le speaker... mais on ne trouve pas le boxeur en question, favori de la plupart et grand héros de la soirée.

Affolés, les organisateurs se précipitent au domicile de l'enfant prodigue.

— Oh! Messieurs, vous arrivez trop tard, répond le propriétaire; celui que vous cherchez n'habite plus ici. Il a décidé d'abandonner la boxe et d'entrer en religion!

Il ne restait plus qu'une chose à faire : annuler la réunion pugilistique. C'est à quoi les organisateurs durent se résoudre, bon gré, mal gré.

Mais voilà un monsieur qui fait de médiocres débuts de clergyman, ne trouvez-vous pas, amis lecteurs? Son premier devoir n'eût-il pas été de prévenir les braves gens qui comptaient sur lui?

★

J'ai lu ce qui suit dans un journal français du 5 avril :

« Notre champion de natation Alex Jany, recordman de France, d'Europe et du Monde, a pris au sérieux son séjour aux Etats-Unis. Le Toulousain veut faire oublier ses défaites égyptiennes. Il va participer aux championnats d'Amérique en piscine couverte. Il a de grosses chances de remporter le 220 yards. »

Puis dans le même journal du 7 avril :

« Jany a été battu par Bill Smith dans le 220 yards, mais il a de bonnes chances de gagner demain le 100 yards. »

Le lendemain Jany était de nouveau battu, par Walter Ris cette fois, en 100 yards.

En France, Jany est invincible. Mais il n'a pas été très heureux en Egypte et en Amérique.

— Nul n'est prophète en son pays, dit le proverbe.

Pour ce qui concerne Jany, on dira plutôt : Nul n'est prophète... hors de son pays.

E. T.





MAIS l'hésitation même ne m'était pas permise; la brute qui m'avait suivi jusque-là me frappait les jambes à coups redoublés et me menaçait, avec des jurons atroces, de ne pas me laisser un pouce de chair sur le corps, si je n'avançais immédiatement.

J'essayai donc, et, me plaçant entre les cordes, je montai en me hissant à grand-peine jusqu'à la vergue de perroquet, où je m'arrêtai sans pouvoir aller plus loin; j'étais à bout d'haleine, et c'est tout au plus s'il me restait assez de forces pour me retenir aux cordages.

Le mât de cacatois se dressait encore au-dessus de ma tête, et j'avais à mes pieds la face menaçante de Bigman, qui eut un sourire de triomphe en voyant mon agonie.

— Plus haut ! criaient toujours le capitaine et le contremaître; plus haut, Yankee ! reste encore le cacatois !

Je crus entendre la voix de Ben crier à son tour :

— Assez, assez ! vous voyez bien qu'il est en péril !

Je jetai un regard oblique vers le pont, tous les matelots étaient sur le gaillard d'avant; ils me parurent se quereller, sans doute à propos de moi; j'étais trop ému pour y faire attention, et mon bourreau d'ailleurs ne m'en donna pas le temps.

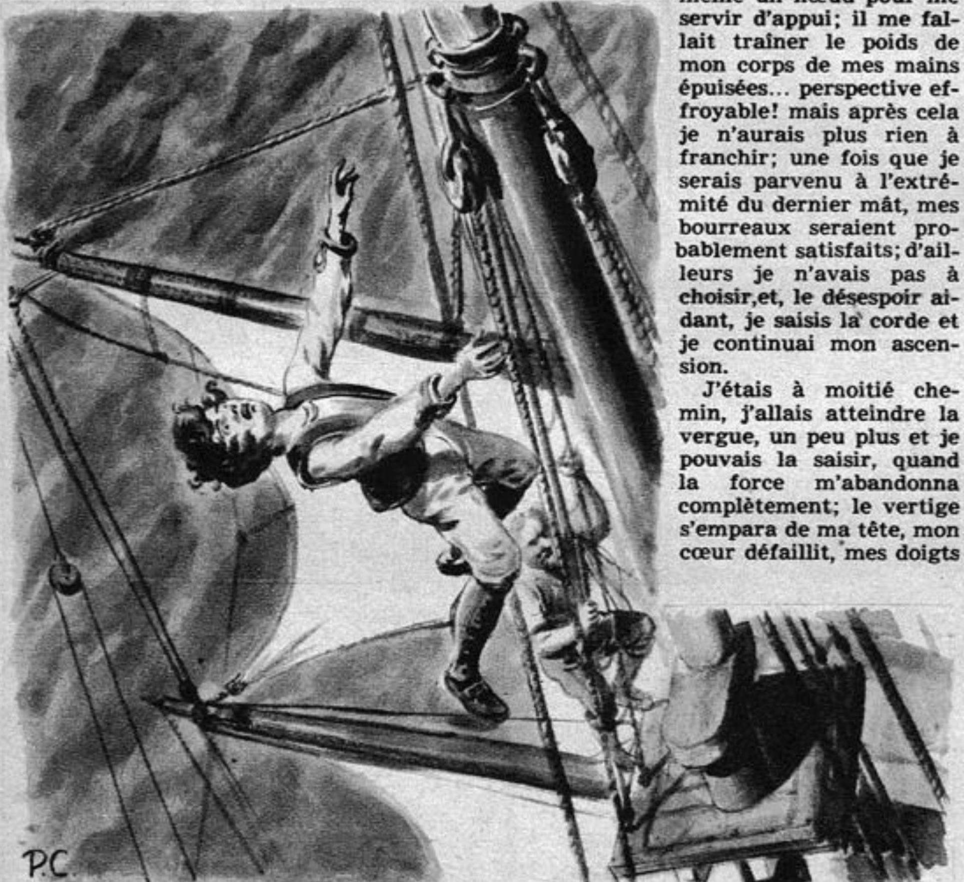
RESUME. — Le jeune Will s'est fait engager comme mousse par le capitaine de la « Pandore ». A part un matelot nommé Ben Brace tout le monde à bord le traite durement. Un jour par jeu, le capitaine l'oblige à grimper jusqu'en haut du grand mât.

— Allons, allons ! cria-t-il, monte, ou, mille sabord ! je te fais crever à coups de corde; grand lâche, vas-tu monter ? Sacrrr...

L'instrument de torture retomba sur mes reins avec plus de violence que jamais.

C'est une chose périlleuse, même pour celui qui a l'habitude de monter aux cordages, que d'atteindre la vergue de cacatois d'un grand navire; mais pour l'apprenti qui débute, c'est tenter l'impossible; je n'avais pour y arriver qu'une corde lisse, n'offrant pas même un nœud pour me servir d'appui; il me fallait traîner le poids de mon corps de mes mains épuisées... perspective effroyable! mais après cela je n'aurais plus rien à franchir; une fois que je serais parvenu à l'extrémité du dernier mât, mes bourreaux seraient probablement satisfaits; d'ailleurs je n'avais pas à choisir,et, le désespoir aidant, je saisis la corde et je continuai mon ascension.

J'étais à moitié chemin, j'allais atteindre la vergue, un peu plus et je pouvais la saisir, quand la force m'abandonna complètement; le vertige s'empara de ma tête, mon cœur défaillit, mes doigts lachèrent la corde, et je me sentis tomber... tomber et perdre haleine sans pouvoir respirer.


Mes doigts lachèrent la corde, et je me sentis tomber...

Toutefois je conservai ma connaissance; je voyais l'abîme; j'étais persuadé que j'allais être noyé, si je ne me brisais pas à la surface de l'eau; j'atteignis les vagues, je me sentis enfoncer profondément dans la mer; il me sembla néanmoins que je n'y étais pas arrivé directement du cacatois : j'avais une idée confuse d'avoir rencontré dans cette horrible descente quelque chose qui en avait changé la direction. Je ne me trompais pas, comme je l'appris ensuite : j'étais d'abord tombé sur la grande voile qui, gonflée par une forte brise, m'avait renvoyé comme une balle, et qui, en atténuant la violence du choc, m'avait sauvé d'une mort certaine; au lieu de me précipiter la tête la première, comme cela m'était arrivé au moment où j'avais lâché la corde, j'avais fait la culbute en rencontrant la voile, et c'est par les pieds que je m'enfonçais dans l'eau. Tous ces détails m'ont été donnés plus tard par une personne qui avait suivi tous mes mouvements avec anxiété.

Lorsque je remontai à la surface de l'eau, je fus tout surpris de me retrouver de ce monde; ce fut d'abord une perception confuse; je sentis que je vivais, que j'étais dans la mer, je levai les yeux et j'aperçus le vaisseau, dont j'étais à la distance d'un cable, et qui s'éloignait de moi. Je crus voir des hommes penchés sur le *traffail* [1], et quelques autres échelonnés sur les haubans : mais le navire fuyait toujours et me laissait derrière lui.

J'étais bon nageur pour un garçon de mon âge; n'étant pas blessé, je me débattis contre les flots, instinctivement et pour m'empêcher de couler à fond, plutôt que dans l'espérance de rejoindre le navire; je regardais autour de moi si je ne voyais pas une corde à laquelle je pusse me rattacher; il me semblait qu'on devait m'avoir jeté quelque chose du vaisseau. Je n'aperçus rien d'abord, mais en remontant à la crête d'une vague, je distinguai un objet rond qui se trouvait entre moi et la coque du bâtiment; j'avais le soleil dans les yeux, néanmoins je reconnus que c'était la tête d'un homme; il était assez loin, mais évidemment il se dirigeait vers moi; lorsqu'il fut plus près, je reconnus la figure de mon protecteur Ben Brace; en me voyant tomber à la mer, il avait sauté par-dessus le bord et arrivait à mon secours.

— Bien, mon garçon ! Très bien ! s'écria-t-il quand il se fut approché; nous nageons comme un canard, et pas de blessure, n'est-ce pas ? Appuie-toi sur moi, si tu es fatigué.

---

[1] Couronnement de la poupe dans les vaisseaux anglais.

Je lui répondis que je me sentais assez de force pour nager encore pendant une demi-heure.

— Parfait ! reprit-il; nous aurons plus tôt que ça un bout de corde à saisir; de la corde ! tu dois en avoir assez, pauvre enfant ! Que les maudits gueux soient pendus! Je te vengerai, mon garçon, n'aie pas peur ! Oh ! du vaisseau ! cria-t-il, par ici la corde, par ici ! Ohé ! Ohé !

Le bâtiment pendant ce temps-là virait de bord et se dirigeait de notre côté. Si j'avais été seul, comme je l'ai su plus tard, cette manœuvre n'aurait certainement pas eu lieu; mais Ben Brace avait trop d'importance pour être sacrifié impunément : ni le skipper, ni le contremaître n'auraient osé l'abandonner à son sort, et ils avaient immédiatement donné des ordres pour que l'équipage se mît en mesure de nous recueillir.

Par bonheur, la brise était douce, la mer assez calme, et nous nous retrouvâmes bientôt sur le pont, où les matelots nous hissèrent au moyens des cordes qu'ils nous avaient lancées.

La haine de mes persécuteurs paraissait être apaisée; je ne vis ni l'un ni l'autre jusqu'au lendemain matin, et il me fut permis de descendre et de passer dans le gaillard d'avant tout le reste de la journée.

CHAPITRE VII

Chose assez bizarre ! je fus dorénavant beaucoup moins maltraité par le capitaine et par le contremaître : non pas que leur nature se fut adoucie ou qu'ils éprouvassent des remords de leur conduite à mon égard, mais parce qu'ils s'étaient aperçus de l'impression défavorable que leur injustice avait produite sur l'équipage. La plupart des matelots étaient les amis ou les admirateurs de Brace, et ils ne craignaient pas de se joindre à lui pour désapprouver le jeu cruel dont j'avais failli être victime. On en parlait assez haut dans les réunions qui se tenaient autour du cabestan pour que cela parvînt aux oreilles des officiers; d'ailleurs Ben, en se jetant à la mer pour venir à mon secours, avait gagné de nouveaux amis : car le véritable courage est vivement apprécié, même par ces natures grossières : et la faveur dont il jouissait parmi ses camarades imposait une certaine réserve à nos deux commandants. Il avait pris ma défense, protesté avec force contre l'abominable traitement qu'on m'avait fait subir; il avait osé commander à Bigman de me faire descendre tandis que ses chefs ordonnaient qu'on me fît monter; et le capitaine, qui se trouvait sur le tillac, n'avait pas même eu l'air de s'en apercevoir. Un autre, en pareil cas, eût été sévèrement châtié, mais, grâce à l'influence de Ben, personne ne fut puni pour avoir osé me défendre, et, comme je le disais tout à l'heure, on me traita désormais avec moins de cruauté.

A partir de cette époque, j'eus la permission de me joindre aux matelots pour exécuter les manœuvres, et je fus délivré d'une partie de la sale besogne que j'avais faite jusqu'à présent. Le pauvre Hollandais, simple et douce créature que j'ai déjà citée, partagea dorénavant le gros ouvrage avec moi, et reçut les trois quarts de la colère qu'il fallait absolument que le capitaine déchargeât sur quelqu'un.

C'était un être bien malheureux que ce pauvre Hollandais, le plus triste échantillon de toutes les misères humaines; si l'on détaillait les infamies dont cet homme fut victime de la part du skipper et du contremaître de *la Pandore*, personne n'ajouterait foi à la réalité de pareils faits, personne ne voudrait croire qu'il y ait tant d'insensibilité dans certains cœurs; mais il en est ainsi chez les natures profondément vicieuses; toutes les fois qu'elles ont trouvé à exercer leur passion du mal sur une victime qui ne leur oppose aucune résistance, leur fureur, au lieu de s'apaiser, augmente



L'infortuné matelot qu'on attachait par la ceinture à une corde volante...

sans cesse comme la férocité des bêtes sauvages. Les officiers de *la Pandore* en fournissaient l'exemple; s'ils avaient eu à se plaindre du pauvre Hollandais, leur vengeance aurait été depuis longtemps assouvie; c'était, au contraire, parce qu'ils n'avaient rien à lui reprocher, qu'ils se plaisaient à faire souffrir cet être faible et craintif, dont ils n'avaient pas à redouter la colère.

Je me rappelle qu'on attachait ce malheureux par les pouces et qu'on lui fixait les mains sur le plancher du pont; cette posture, qu'on l'obligeait à garder pendant des heures entières, et qui ne semble pas très pénible à celui qui n'en a pas fait l'expérience, est un supplice qui arrachait bientôt des gémissements à la pauvre victime.

Une autre distraction du capitaine et de son acolyte consistait à faire suspendre au bout d'une vergue l'infortuné matelot, qu'on attachait par la ceinture à une corde volante, ce qu'ils appelaient ironiquement la balançoire du singe, par allusion à l'un des jeux favoris de l'équipage.

On l'enferma une fois dans un tonneau vide, où il resta plusieurs jours sans manger; le malheureux allait périr de faim et de soif, lorsqu'un peu de biscuit et d'eau furent passés par la bonde et lui conservèrent l'existence.

Il y avait encore bien d'autres châtiments qui lui étaient infligés, mais qui sont trop abominables pour que je puisse vous les dire; et, chose étrange, cet infortuné, qui n'avait pas d'amis, excitait à peine la commisération des hommes d'équipage : c'était un de ces déshérités auxquels personne ne s'attache et que leurs habitudes empêchent même d'avoir des camarades.

Toujours est-il que je profitais de sa misère et qu'il recevait chaque jour une foule de mauvais traitements que j'aurais éprouvés sans lui; placé entre moi et nos bourreaux communs, il me servait de plastron. Je lui en étais reconnaissant, mais je n'osais lui montrer ni pitié ni sympathie; j'avais moi-même trop besoin de compassion, car, en dépit du changement qui s'était opéré à mon égard, j'étais toujours bien malheureux.

Et pourquoi ? demanderez-vous; pourquoi me plaindre, alors qu'ayant vaincu les premières difficultés, je faisais des progrès rapides dans la carrière que j'avais embrassée avec tant d'amour ? Rien n'est plus vrai; sous la direction de Ben Brace, je devenais bon matelot; huit jours après le fameux plongeon qui pouvait m'être si funeste, je grimpais à la vergue de cacatois sans la moindre terreur, et, par bravade, j'allais même jusqu'à poser la main sur la pomme du pavillon; je savais tresser une garcette [1] ou faire une épissure [2] tout aussi promptement que certains hommes de l'équipage, et plus d'une fois il m'était arrivé, lorsqu'il faisait grand vent, d'aller avec les autres carguer les voiles de perroquet. Ce dernier exploit, qui n'était pas sans mérite, m'avait attiré l'approbation de Ben Brace. Oui, vraiment, j'étais en train de devenir bon matelot; et cependant j'étais loin de me trouver satisfait.

Vous en demandez la raison; je vais vous la dire en peu de mots.

Dès mon arrivée sur *la Pandore*, j'avais été frappé du caractère que présentait le navire; la composition de l'équipage et son absence de discipline étaient loin de répondre à ce que j'avais lu dans certains livres, où il était question de l'obéissance et du respect scrupuleux des matelots envers leurs officiers.

Cette découverte ne laissa pas de m'humilier profondément. Quelle amère déception ! J'avais rêvé l'existence du navigateur si noble et si heureuse, et j'étais à la fois dégoûté du marin et de la vie qu'il menait. Mon attention n'était pas moins attirée par le nombre des hommes qui se trouvaient avec moi : *la Pandore* n'était que de cinq cents tonneaux; ce n'était qu'une barque, en d'autres termes, un vaisseau dont le mât d'artimon n'avait pas de perroquet...

(A suivre.)

[1] Cordage d'environ deux ou trois mètres, qui sert à diminuer l'ampleur des voiles, lorsque le vent devient trop fort.

[2] Réunir deux cordes bout à bout au moyen de l'épissoir.

Traduction d'Henriette Loreau.
Illustrations de P. Cuvelier.



LES NOUVELLES AVENTURES DE TINTIN ET MILOU
LE TEMPLE DU SOLEIL
TEXTES ET DESSINS DE HERGÉ
OULALAAAH!...
Misérable iconoclaste!...
Toi pas frapper, señor!...
Quand lama faché...
Oui, je sais, mille sabords!...Quand lama faché, lui toujours faire ainsi!...
Allons, assez perdu de temps!...Nous y sommes?...Au fait, quel est ton nom?...
Zorrino, señor...
Alors, Zorrino, tu sais, toi, où se trouve l'ami que nous cherchons?... Pourtant, pas un seul des Indiens que j'ai interrogés n'avait l'air de le savoir...
Eux savoir comme moi, señor. Mais eux rien dire à señor étranger. Eux peur.
Peur de qui?...
Pour Inca, señor... Vengeance Inca toujours terrible quand Indien dire à Blanc quoi Blanc peut pas savoir...
Quel pays, bon sang!... Quel pays!...
L'Inca... L'Inca... Il y aurait donc encore un Inca?... A notre époque?... C'est incroyable...
Blancs ignorer, señor. Toi seul savoir, maintenant...
Grâce à toi, bien sûr!... Mais dis-moi, Zorrino: tu n'as donc pas peur, toi, de l'Inca?...
Moi seul, alors moi peur; avec toi, moi pas peur!...
Eh bien, quoi, que m'arrive-t-il?...Je...Mes tempes bourdonnent...Et ces gaillards qui continuent leur route sans m'attendre...
PAN
Un coup de feu!...
PAN
PAN
Encore deux!.. Que se passe-t-il?
Vite, Milou!... Vite!... Le capitaine est en danger...
!
HERGÉ

(A suivre.)



La Légende du Zuiderzee

Il y a près de sept cents ans, s'élevait là où s'étend à présent le Zuiderzee, une ville florissante, qui se nommait Stavoren. Nulle cité des Pays-Bas ne pouvait l'égaler en magnificence; nulle part non plus, les habitants n'étaient aussi orgueilleux qu'à Stavoren.

Parmi les plus riches négociants de la ville, figurait Mlle Richberta. Sa flotte, qui n'avait pas d'égale, ramenait pour elle, des contrées lointaines, les marchandises les plus rares et les plus recherchées. Aussi, Richberta, était-elle très vaniteuse. Son plus grand plaisir consistait à organiser des fêtes splendides, non pour la joie de bien traiter ses invités, mais pour leur inspirer de l'envie.

Au cours d'une de ces fêtes, un hôte étranger fut annoncé. Il avait vu, disait-il, les souverains les plus magnifiques dans tout leur éclat. A présent, il désirait admirer le palais de Richberta et ses richesses.

Le voyageur fut invité à prendre place à côté de la maîtresse de maison. C'était un vieillard digne et réservé, habillé à l'orientale.

Après s'être restauré, il raconta ses aventures, parla des peuplades exotiques parmi lesquelles il avait vécu, de leurs mœurs et de leurs coutumes, ainsi que des cours qu'il avait visitées.

Si son récit plut aux invités, il ne parut pas au goût de Richberta, car l'étranger ne trouvait pas de compliment pour sa magnificence, ne faisait point d'allusion à ses richesses. Finalement, elle lui demanda son opinion à ce sujet. Il assura que nulle part au monde si ce n'est à la Cour des Rois de l'Orient, il n'avait vu quelque chose de comparable, mais que pourtant, il ne voyait point sur la table de son hôtesse « ce que la terre produit de plus distingué et de meilleur ». En dépit de toutes les insistances, il ne voulut en dire davantage.

Richberta se sentit profondément déçue. Comment, elle, qui possédait ce que le monde a créé de plus précieux, il lui manquait encore quelque chose ? Elle fit équiper sa flotte; puis elle donna l'ordre au commandant de parcourir toutes les mers du globe et de ne pas revenir sans lui rapporter cette richesse inconnue.

La flotte appareilla et on n'en entendit plus parler durant de longs mois. Au cours du voyage, il advint que la farine entreposée à fond de cale, fut avariée par l'eau de mer et que le pain manqua. Le commandant comprit alors que le bien le plus précieux, ce n'était ni l'or, ni les pierres précieuses, ni les épices de l'Inde, mais le pain. Il fit voile sur Riga où il chargea une pleine cargaison de froment et reprit la route de Stavoren, convaincu d'avoir bien rempli sa mission. Arrivé au port, il raconta à Richberta comment il avait compris quel était le bien le plus estimable.

Mais, contrairement à son attente, la riche négociante entra dans une colère terrible.

— Par quel côté, demanda-t-elle, le navire a-t-il reçu son chargement?

— Par le côté droit.

— Eh bien, que le blé soit immédiatement jeté à la mer par l'autre bord !

Le commandant insista vainement pour que le froment fut distribué aux pauvres de la ville. Mais en vain ! Richberta fit exécuter son ordre en présence de la foule, qui la maudit du fond du cœur.

Cet acte odieux, véritable défi au ciel, trouva pourtant sa juste punition. Les grains de froment germèrent dans la vase et formèrent bien vite une véritable forêt de tiges qui donna naissance à un banc de sable si résistant que personne au monde n'aurait pu le rompre. L'entrée du port fut bientôt fermée. Ce fut le signal de la ruine de la riche cité.

Richberta fut la plus cruellement frappée. Sa flotte périt, victime de la tempête, et, elle en fut bientôt réduite à mendier son pain.

La mer détournée de son chemin habituel, se déchaîna avec furie contre le rivage; au cours d'une nuit d'orage, elle rompit les digues et submergea la ville avec tous ses habitants.

Là, où s'était épanouie la riche Stavoren, roulèrent désormais les vagues de Zuiderzee.



le coin des timbrés

LES BELLES LEGENDES

14. — Saint-Georges et le Dragon.

TOUT le monde sait que St. Georges a terrassé le Dragon, qui personnifie Satan. En Belgique, on a greffé sur l'histoire, une légende, dont le héros est Gilles de Chin. Ce dernier pérégrina au pays des infidèles et rapporta la tête d'un crocodile qu'il prétendait avoir tué. On eut vite fait de transformer le crocodile en dragon et de rapprocher le théâtre de l'exploit que l'on plaça dans les marais de Wasmes. C'est là que la bête terrorisait le voisinage; Gilles de Chin débarrassa la région du fléau. Les deux légendes se sont à peu près confondues et sont rappelées chaque année à Mons, le dimanche de la Trinité. Ce jour là, après la procession, quand les reliques de Sainte Waudru sont ramenées à la collégiale, un cortège pittoresque se forme. D'une part, St-Georges s'avance à cheval, avec son casque et sa lance; d'autre part, un dragon en osier manœuvré par des hommes vêtus de blanc; suivent les chevaux-godins, armés de massues, et les hommes-démons qui donnent des coups de vessies aux spectateurs. C'est à la Grand'place que se déroule le combat. Les musiciens jouent le « Doudou », St-Georges tourne autour du dragon qui se débat. Les chevaux-godins attaquent les diables. Finalement St-Georges abat le dragon d'un coup de pistolet et l'on emporte le cadavre pendant que la foule se retire, satisfaite et joyeuse.

Le timbre de Belgique s'y rapportant est le n° 657.

Fr. DEPIENNE.



LE SAVIEZ-VOUS?

L'EXPRESSION « Casser sa pipe » a une origine assez récente. Le grand acteur Mercier jouait le rôle de Jean-Bart, pipe à la bouche, comme tout bon marin. Soudain, à la suite d'un geste maladroit, la pipe tomba par terre et se brisa. Le comédien s'évanouit. On s'empressa autour de lui, mais trop tard !... Il était mort. Le lendemain, comme on parlait de cette fin tragique, plusieurs personnes demandèrent : « Comment donc a-t-il fait ? » A quoi les spectateurs répondirent : « Mais... il a cassé sa pipe ! » L'expression est restée.



LE concierge d'un immeuble de grande ville qui grimpe au moins cinq fois par jour ses six étages est un alpiniste qui s'ignore. On a calculé qu'à monter ainsi sans arrêt, il gravirait le Mont Blanc en un mois (le Mont Blanc a une altitude de 4810 mètres, vous vous le rappellerez certainement !) En deux mois, il atteindrait les cimes inviolées de l'Himalaya; l'Everest ne lui résisterait pas. — Voilà, certes, un record peu banal !

NOS PETITS PROBLÈMES

TROUVEZ le mot qu'il faut ajouter aux trois mots suivants pour en modifier complètement le sens : *biche, alouette, chèvre.*

★

COMMENT faut-il écrire, en chiffres, le nombre *onze mille onze cent douze ?*

★

IL me reste deux kilomètres à parcourir avant d'arriver chez moi. Je dois arriver à destination dans deux minutes. Si je fais le 1er kilomètre à la vitesse de 30 km. à l'heure, à quelle vitesse devrai-je parcourir le second ?



PROBLEMES DU N° 19 (solution)

BOULES BLANCHES ET ROUGES : 3 boules. La troisième fera certainement la paire avec l'une des deux premières.

★

PRIX DU VIN : 50,— Frs.

★

LIONS ET GAZELLES : six minutes.

★

NOMS ET SURNOMS : Albert 1er, Lindbergh, Napoléon 1er, Bossuet, Charlemagne, Louis XIV, Bayard.

★

La solution des « mots croisés » du n° 19 sera publiée la semaine prochaine.

Notre Grand Concours de Pâques

AH, les amis, avec quel magnifique enthousiasme vous avez participé à ce concours !

Certes, nous nous attendions à recevoir beaucoup de réponses, mais vos lettres nous sont arrivées en si grand nombre que les prévisions des plus optimistes d'entre nous se sont encore trouvées bien en dessous de la réalité.

L'équipe du journal avait organisé parmi ses membres un petit concours de pronostics. Il s'agissait de deviner approximativement le nombre qu'atteindraient vos lettres. Et savez-vous qui a remporté cette épreuve originale ? Eh bien, (une fois n'est pas coutume !) ce sont les fameux détectives Dupont et Dupond. Ajoutons qu'ils ont été les premiers étonnés de leur victoire. Dans le feu de leur enthousiasme, ils avaient cité un chiffre réellement... astronomique !

★

Nous publierons très prochainement la liste des 75 heureux lauréats. Mais nous avons pensé qu'en attendant, il vous plairait de connaître les réponses exactes du concours. Les voici :

Les clochers numérotés de 1 à 10 appartiennent respectivement à :

Bruxelles, Lierre, Alost, Gand, Anvers, Malines, Ypres, Dinant, Tournai et Bruges.

A ces clochers correspondent les cloches suivantes : Pour Lierre, le n° 3; pour Alost, le n° 8; pour Gand, le n° 1; pour Anvers, le n° 2; pour Malines, le n° 4; pour Ypres, le n° 9; pour Dinant, le n° 7; pour Tournai, le n° 6; pour Bruges, le n° 5.

Bien entendu, vous avez tous identifié la tour sans cloche; c'est celle de l'Hôtel de ville de Bruxelles.

★

Un mot encore au sujet des photos que vous nous avez adressées. Dans l'ensemble, elles sont *remarquables* et témoignent chez vous tous de dons étonnants. Vous savez « voir », les amis, et voir avec originalité ! Mais attention ! Le règlement du concours prévoyait des photos réalisées par les concurrents *eux-mêmes*. Et ceci, c'est une autre histoire !... Car notre jury, composé de spécialistes en la matière, a levé les bras au ciel en disant : « Vraiment, mais ce sont tous des photographes professionnels, les lecteurs de Tintin ! »... Voilà, n'est-il pas vrai, un bel éloge !

LA LÉGENDE DES QUATRE FILS AYMON

RACONTÉE ET ILLUSTRÉE PAR J. LAUDY























(A suivre.)



Je suis très flatté des conseils que me demandent, ces derniers temps, certains lecteurs sur la construction qu'ils désirent entreprendre de planeurs, avions ou hélicoptères susceptibles de les emporter. Dans la mesure du possible, je les aiderai. Mais je dois relever ici une erreur commise par deux d'entre eux qui ont l'intention d'actionner une hélice d'avion ou le rotor d'un hélicoptère à l'aide de pédales. Ils touchent là au grand problème du vol musculaire, qui a fait déjà couler beaucoup d'encre.

Examinons d'abord quelle est la puissance que peut développer un homme.

Nous savons qu'un cheval-vapeur (C.V. ou H.P.) est la puissance nécessaire pour soulever 75 kilos à un mètre de haut en une seconde.

L'expérience a démontré qu'un homme jeune et fort, pesant 75 kilos serait capable, en utilisant toute la force de ses jambes et en s'aidant encore des bras le long de la rampe, de grimper un escalier de dix mètres en dix secondes; il aurait donc déployé pendant dix secondes, un effort d'un cheval-vapeur, après quoi il devrait s'arrêter pour souffler un bon moment. Par contre, un coureur cycliste fournissant un effort prolongé pendant des heures, après un long entraînement, ne fournit guère, d'une façon continue, qu'une puissance variant de 1/4 à 3/4 de C.V. Demandons-nous donc si la puissance réduite dont nous disposons peut être suffisante pour nous permettre de nous élever dans les airs.

Je ne veux pas faire de comparaison avec les grands avions, celle-ci pouvant être faussée par les marges de sécurité obligatoires, ou par d'autres facteurs. Je me fonderai plutôt sur les expériences que beaucoup d'entre vous ont déjà pu faire avec des modèles réduits. Un petit micro-moteur à explosions peut enlever un avion parfaitement construit d'un poids total de 2 kilos. J'ai même vu à Paris, lors d'un concours de « charge utile », un excellent amateur faire voler un appareil pesant 4 kilos, avec un moteur de 1/5 de C.V. Cela nous donnerait donc un poids total de 20 kilos par cheval, ou de 10 à 15 kilos, pour le cycliste dont je viens de parler.

Vous voyez que nous sommes loin du but...

Surtout si nous nous rendons compte que nous ne devons pas seulement emporter notre propre poids, mais encore et surtout le poids de la machine volante elle-même. Combien celle-ci pourrait-elle peser ? Je connais des planeurs modernes d'expérience, du type « Chanute », qui ne pèsent que 14 kilos, mais c'est, bien entendu, sans atterrisseur ni propulseur. D'autre part, Henri Mignet qui a construit son fameux « Pou du Ciel » robuste mais très léger, indique comme poids possible : 40 kilos pour l'appareil lui-même et 40 kilos pour le moteur. Estimons donc, en prenant la moyenne de 25 kilos + 65 kilos pour le pilote que nous atteindrons le poids total de 90 kilos pour le pauvre petit demi-cheval dont nous disposons... c'est-à-dire neuf fois trop.

Il me faut encore ajouter que ces calculs correspondent à nos formules actuelles de vol. Il n'est pas absolument certain que ce soient les bonnes et les plus économiques. Pour ma part, je suis même persuadé que les oiseaux dépensent une puissance moindre comparativement à leur poids que celle que je viens d'indiquer. Il est possible qu'en approfondissant leurs méthodes nous fassions un pas de plus dans le sens économique. Mais ne perdons pas de vue qu'ils n'ont à emporter aucun poids supplémentaire à leur propre corps, et que la nature les a dotés de membres parfaitement adaptés au vol, ainsi que d'un sens de l'air particulièrement développé.

Amateurs de vol musculaire, et en général de formules nouvelles, un bon conseil : si vous avez de bonnes idées, expérimentez-les **d'abord** en modèles réduits.

Henri MATHOT, Mariembourg. — La place nous manque actuellement pour publier des plans de maquettes. Adresse-toi à des maisons spécialisées.

Henri STRUELENS, Woluwe. — Tu en trouveras dans le commerce.

DEVROEDE, Comines. — Voir ma réponse ci-dessus à H. Mathot.

Jean FAYMONVILLE, Huy. — Les petits papiers argentés que lançaient les avions pendant la guerre étaient destinés à brouiller les indications fournies par les appareils de Radar au sol. C'est l'équivalent de l'écran de fumée pour le repérage visuel.

RENARD, Forest. — Effectivement, cet avion a un train d'atterrissage tricycle.

Henriette CUYPERS, Etterbeek. — Je te conseille d'adresser ta demande à la SABENA, rue Royale, à Bruxelles, seule société de transport en Belgique susceptible de te donner un emploi. Je crains qu'il n'y ait beaucoup de demandes de femmes plus âgées que toi, ayant donc plus de chances d'être acceptées.

G. WATTEYNE, Bruxelles. — Notre brève réponse du 19 mars, cher Monsieur, n'est nullement en contradiction avec le très intéressant exposé que vous nous faites à la même date; vous devez comprendre, cependant, qu'il ne nous est pas possible, en réponse à la question vague et générale d'un très jeune lecteur, d'entrer dans tous ces détails scientifiques. Nous sommes au courant du travail de Neuteleers, et plus encore de vos travaux personnels; nous vous félicitons et vous remercions vivement des précisions que vous nous donnez. Le jour où nous devrons traiter la question des hélicoptères, nous nous ferons un plaisir d'avoir recours à vos lumières pour compléter notre propre documentation.

PETITE HISTOIRE DE L'AERONAUTIQUE

Clément ADER, ingénieur français, surnommé le « Père de l'Aviation », vécut de 1841 à 1925. Il construisit cet appareil à ailes battantes, qu'il appela « l'Avion », nom communément employé aujourd'hui pour « aéroplane ». Cet avion réussit un vol de 60 mètres, à quelques centimètres seulement de hauteur, sur l'aérodrome privé de son constructeur.



TEDDY BILL

DEFENSEUR DES FRONTIÈRES PAR LE RALLIC























LE CHEF DE LA POLICE, ALERTÉ PAR LA FUSILLADE, ARRIVE SUR LES LIEUX.

JE ME DOUTAIS DU COUP, CHEF!...MAIS ILS EN SONT POUR LEURS FRAIS!

C'EST BIEN...MAIS L'AFFAIRE DEVIENT GRAVE...ALLONS VOIR LE GOUVERNEUR.

(A suivre.)

LA TERRIBLE HISTOIRE DES FRERES RORIQUE

Il est des hommes, le capitaine Haddock le confirmera avec énergie, pour qui l'océan est tout. Il en est même à qui il a ôté le sens moral : témoins les pirates et les flibustiers, dont je vous ai déjà parlé, héros de sanglantes, de formidables aventures, sous le pavillon noir.

Mais tout cela, on se le figure généralement à des époques lointaines, à tort cependant, puisque c'est en 1891, il n'y a donc pas tellement longtemps, que se place un fameux drame de la piraterie dont le souvenir n'est pas encore éteint : l'affaire des frères Rorique.

* * *

Le 15 décembre 1891, la goëlette *Ninorahiti* quittait Tahiti dans le but d'aller visiter quelques-unes des innombrables îles du Pacifique, pour y faire commerce de perles, de nacre et de coprah.

Le Capitaine Téhahé, un indigène, n'exerçait à bord qu'une autorité nominale, le commandement appartenant en fait au subrécargue Gibson, un Américain taciturne. Le reste de l'équipage se composait de quatre Tahitiens et d'un métis, Hippolyte Mirey, chargé de la cuisine.

Un excellent marin nommé Joseph Rorique avait embarqué au dernier moment, à la grande satisfaction de Gibson, heureux d'avoir quelqu'un avec qui parler anglais.

Ce Rorique conseilla à Gibson d'aborder à l'atoll Kaukura où, disait-il, son frère Alexandre pourrait lui céder une grosse quantité de nacre. Mais lorsqu'on parvint à destination, Alexandre déclara qu'il venait de réaliser son stock et il demanda passage à bord, pour Fakareva.

Le 25 décembre, la *Ninorahiti* mettait à la voile emmenant, outre Alexandre, un passager indigène.

A Fakareva, Alexandre, prétextant avoir manqué la correspondance de Tahiti, pria Gibson de le garder. A quoi celui-ci consentit volontiers, car il avait pu constater qu'Alexandre, comme son frère, était un marin expérimenté.

* * *

A quelque temps de là, par une lourde et brillante nuit de janvier — c'était au cœur de la saison chaude, la *Ninorahiti* cinglait vers Hao. Les deux frères étaient seuls sur le pont, Alexandre à la barre.

Vers 10 heures, le capitaine Téhahé, incommodé par la chaleur, quittait la cabine qu'il partageait avec Gibson et Mirey, pour aller dormir à la belle étoile.

Soudain, deux détonations claquèrent.

Gibson et Mirey, éveillés en sursaut, coururent à l'échelle, mais à peine le premier était-il arrivé sur la dunette, qu'Alexandre lui lachait un coup de revolver en pleine poitrine. L'Américain tomba et trois balles dans la tête, tirées à bout portant, l'achevèrent. Mirey, monté de quelques marches, avait assisté, paralysé d'horreur, à cette scène rapide, et avait entrevu en même temps le cadavre sanglant de Téhahé, la première victime.

— Reste en bas, cria Joseph au cuisinier, ou je te tue.

Après quoi, les deux assassins jetèrent les corps à l'eau.

L'équipage épouvanté n'était pas sorti du poste avant.

* * *

Vers 11 heures, Alexandre ordonna à Mirey de monter. Plus mort que vif, le malheureux obéit et, se jetant à genoux sur le pont fraîchement rincé, promit en échange de la vie silence total et soumission aveugle.

Après un moment d'hésitation, les Rorique renoncèrent à l'abattre, non sans menaces pour l'avenir.

Le lendemain matin, ils distribuèrent du tabac aux quatre matelots et leur annoncèrent qu'ils allaient être débarqués sur une île déserte, avec des effets et des vivres.

Quelques instants plus tard, Alexandre envoya Mirey auprès du passager, malade depuis le départ, avec un « vomitif » qui le tua en moins d'une heure.

Le cadavre fut immédiatement immergé avec le cérémonial d'usage.

Quelques jours après, deux des matelots, qui avaient accepté un verre de rhum servi par Mirey sur l'ordre d'Alexandre, expiraient dans d'atroces convulsions.

Une semaine s'écoula, intolérable, les matelots survivants s'attendant au pire.

Puis, un beau jour, Alexandre les envoya sur le bout dehors pour serrer les voiles, et comme il braquait sur eux son revolver, les malheureux sautèrent à l'eau et se noyèrent.

La *Ninorahiti* poursuivit sa route.

* * *

Les frères Rorique étaient désormais les maîtres absolus du bateau de leurs rêves, libres de le mener à leur guise sur cet océan sans limites, parsemé d'une poussière d'archipels que la T.S.F. ne reliait pas encore.

Avec une astuce diabolique, ils fabriquèrent de faux papiers de bord et modifièrent le nom du navire, qu'ils baptisèrent *Poï of Rarotonga.*

Une première escale à Peru se passa sans encombres. On y embarqua même trois matelots indigènes qui furent traités avec une dureté inouie.

Nouvelle escale à Apamama, puis à Ebou où l'on fit de fructueuses affaires, à Kusaïe, à Pingelak, à Mokil, toujours sans éveiller le moindre soupçon, et enfin à Ponapé.

Mais là, au cours d'une beuverie où la vigilance des deux frères s'était un moment relachée, Mirey trouva le moyen de parler. Ce fut la fin.

* * *

Les Rorique, après maintes tribulations, comparurent le 5 décembre 1893 devant le tribunal maritime de Brest.

Farouchement unis dans le malheur, ils nièrent tout, fournissant une série d'explications assez ingénieuses, contredites malheureusement sur de nombreux points par les accablantes constatations des premiers enquêteurs et sur tous les points par la terrible déposition du cuisinier Mirey.

Le monde entier se passionna pour ce drame, d'autant plus qu'on n'était pas parvenu à établir l'identité véritable des deux pirates, ni à retrouver leur trace avant leur apparition en Océanie.

Ils venaient d'être condamnés à mort, quand on apprit avec stupeur qu'ils appartenaient à une très honorable famille ostendaise, et qu'ils avaient tous deux à leur actif, du temps qu'ils possédaient deux navires, l'un coulé, l'autre brûlé, une extraordinaire série de sauvetages en mer accomplis dans des conditions incroyables d'héroïsme.

Un vaste mouvement international se dessina en leur faveur. On mit en doute, contre l'évidence, le témoignage de Mirey, et leur peine fut commuée en vingt années de travaux forcés.

Cinq ans plus tard, Alexandre Rorique mourait au bagne de Cayenne, tandis que Joseph était gracié l'année suivante, en 1899.

Accueilli chaleureusement en Belgique, où l'on croyait dur comme fer à son innocence, il se rangea, se maria et se livra au négoce.

Plus tard, il gagna la Trinidad où il devint chef de la police des quais.

Enfin, il se fit arrêter en 1926, en Colombie, pour des raisons assez confuses, à propos d'une affaire d'émeraudes et mourut dans sa prison, assassiné, dit-on.

Mais depuis longtemps l'affaire des frères Rorique avait pris place dans la légende de la mer, cette légende qui, bien que souvent brutale et sanglante, fait tant rêver...

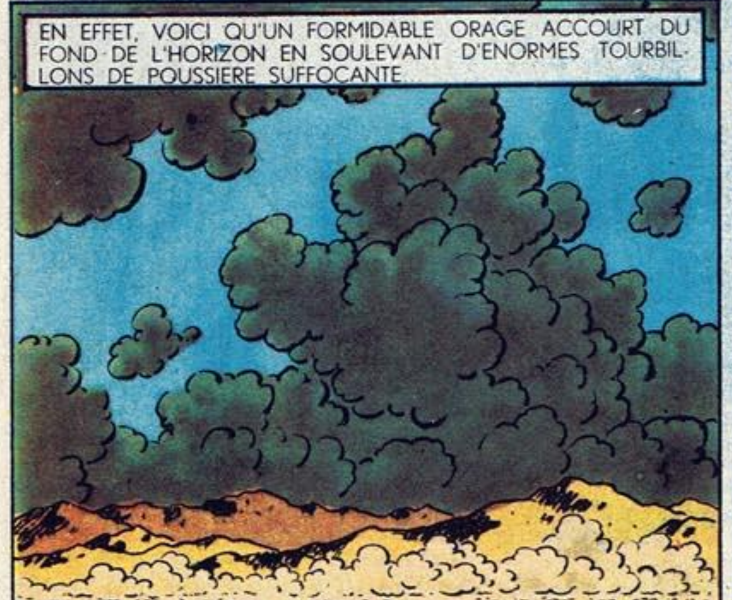




LE SECRET DE L'ESPADON

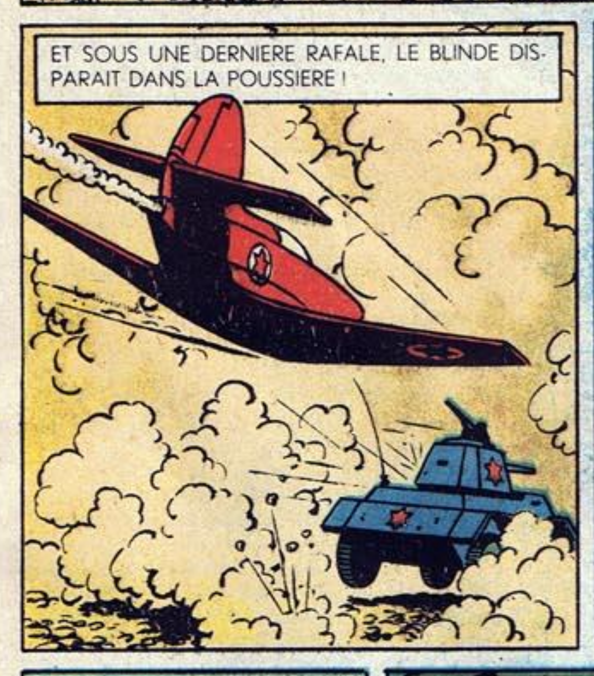
(Texte et dessins d'Edgar-P. JACOBS)







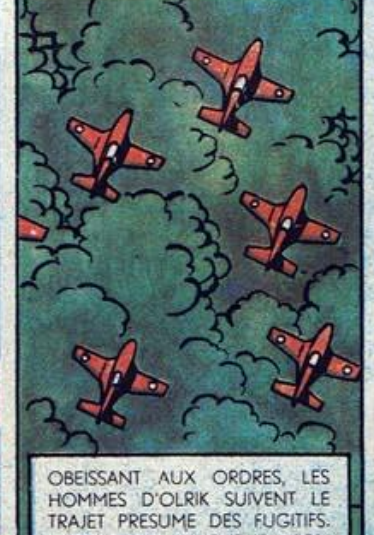


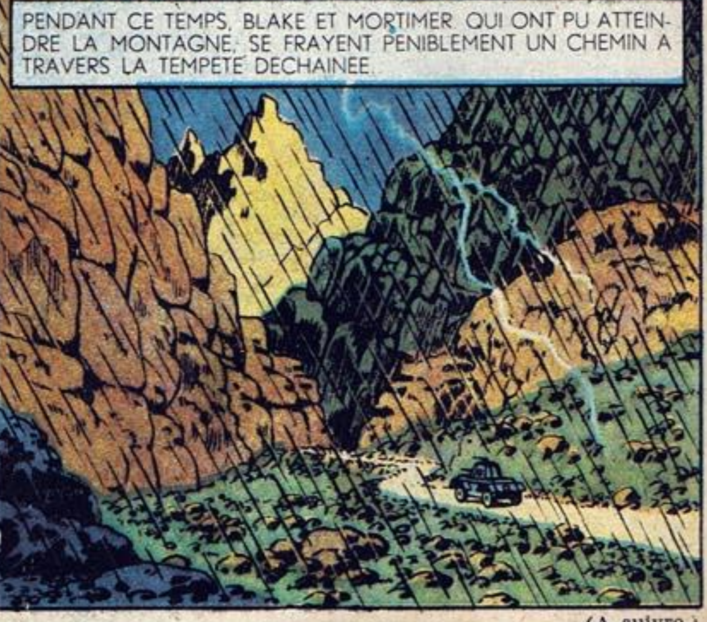












(A suivre.)